

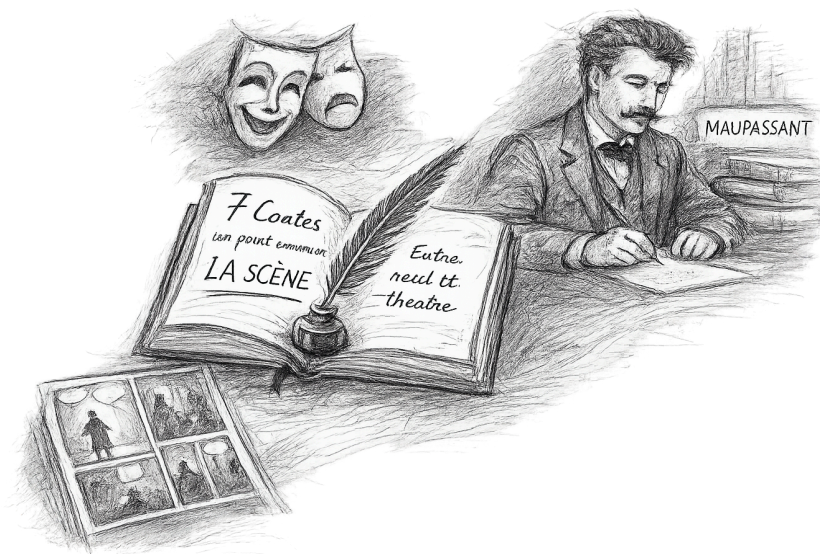
Ce soir seulement

Sept contes où le théâtre déborde du réel

inspiration de Guy de Maupassant

Un projet de Stéphane Bélanger

Théâtre du Mauvais Garçon



Introduction

Le théâtre est un lieu simple.

Une scène.

Des sièges.

Un peu de lumière.

Et pourtant, depuis toujours, quelque chose s'y joue qui dépasse le spectacle.

Un acteur monte sur scène, et devient autre chose.

Un spectateur s'assoit, et croit regarder... mais se met à écouter autrement.

On dit que le théâtre imite la vie.

Mais il arrive parfois que ce soit l'inverse.

Que la vie commence à ressembler à une scène.

Que les mots semblent déjà écrits.

Que les rôles nous précèdent.

Les histoires qui suivent ne parlent pas du théâtre tel qu'on le connaît.

Elles parlent d'un théâtre un peu décalé.

À peine.

Un théâtre où les règles sont les mêmes...

mais où quelque chose ne fonctionne plus tout à fait comme prévu.

Ce projet est né d'un désir simple : raconter autrement.

À la croisée de la bande dessinée et du conte, il explore deux formes qui, chacune à leur manière, permettent la mise en scène. L'une par l'image et le découpage, l'autre par la parole et l'imaginaire. Deux langages différents, mais un même terrain : celui du théâtre.

Sept contes ont été écrits autour d'un point commun : la scène. D'abord pensés comme des récits, ils portent déjà en eux une dimension théâtrale, une possibilité d'incarnation. Dans cette écriture, il y a une influence assumée de Guy de Maupassant dans le goût du récit, dans l'attention portée aux situations humaines, dans cette manière de faire surgir le théâtre à partir du réel.

L'un de ces contes a naturellement glissé vers la bande dessinée, comme si le texte appelait l'image.

Ce projet avance ainsi, entre adaptation et transformation.

Est-ce que tout cela deviendra un spectacle ?

Je ne sais pas encore.

Pour l'instant, c'est un terrain d'exploration.

Le Théâtre oublié

Dans une vieille ville où les rues semblaient toujours un peu trop silencieuses une fois la nuit tombée, il existait un théâtre dont personne ne parlait vraiment. On savait qu'il était là. On passait devant. Mais on évitait d'y penser trop longtemps.

Le Théâtre des Ombres.

Il était ancien, très ancien. Les archives de la ville mentionnaient sa construction vers la fin du XIX^e siècle, mais personne ne savait exactement qui l'avait fondé. Certains disaient qu'un grand comédien avait voulu bâtir un lieu entièrement consacré à l'art. D'autres affirmaient que le bâtiment avait été construit sur les ruines d'un ancien couvent.

Ce qui était certain, c'est que le théâtre ne présentait presque jamais de spectacle.

La façade était pourtant entretenue. Les lettres dorées au-dessus de l'entrée brillaient encore sous les lampadaires. Parfois, une affiche apparaissait dans la vitrine. Une simple feuille, sans image, annonçant :

Une représentation unique.

Ce soir seulement.

Puis, le lendemain, l'affiche disparaissait.

Un soir d'automne, un jeune comédien nommé Adrien passa devant le théâtre. Il revenait d'une audition ratée. Encore une. Depuis des mois, il courait d'un casting à l'autre sans jamais obtenir le moindre rôle.

Il marchait vite, les mains dans les poches, lorsqu'il aperçut la lumière.

La porte du théâtre était entrouverte.

Adrien s'arrêta. Il observa le bâtiment. Une douce lueur sortait du hall. Et dans la vitrine, une affiche venait d'être posée.

Il s'approcha.

Elle disait simplement :

Une représentation unique.
Cette nuit.

Adrien poussa la porte.

À l'intérieur, l'air sentait le bois ancien et la poussière. Le hall était désert. Pas de billetterie ouverte, pas de spectateurs.

Seulement un homme assis derrière un petit bureau.

Un vieil homme, mince, vêtu d'un costume noir très simple.

— Bonsoir, dit-il calmement.

Adrien hésita.

— Il y a un spectacle ?

— Oui.

— À quelle heure ?

Le vieil homme sourit légèrement.

— Quand vous serez prêt.

Adrien fronça les sourcils.

— Prêt pour quoi ?

— Pour entrer en scène.

Adrien eut un petit rire nerveux.

— Vous vous trompez. Je suis venu voir.

Le vieil homme secoua doucement la tête.

— Personne ne vient ici pour regarder.

Il prit un programme posé sur le bureau et le tendit à Adrien.

La feuille était blanche.

Pas de titre. Pas de distribution.

— C'est... vide.

— Exactement.

Adrien leva les yeux.

— Vous plaisantez ?

— Pas du tout.

Le vieil homme se leva lentement.

— Venez.

Il ouvrit une porte menant à la salle.

Adrien entra.

Le théâtre était magnifique. Petit, mais parfaitement conservé. Des rangées de fauteuils rouges descendaient vers la scène.

Mais il n'y avait personne.

Pas un spectateur.

Seulement la scène éclairée par une seule poursuite.

— Où est la troupe ? demanda Adrien.

— Il n'y en a pas.

— Et le public ?

Le vieil homme haussa les épaules.

— Il viendra peut-être.

Adrien observa la scène. Le silence était étrange. Presque vivant.

— Et la pièce ?

Le vieil homme répondit simplement :

— Elle commence quand l'acteur monte sur scène.

Adrien resta immobile.

— Mais... je ne connais pas le texte.

Le vieil homme eut un léger sourire.

— Personne ne connaît jamais le texte.

Adrien sentit un frisson lui parcourir le dos.

— Vous voulez dire que je dois improviser ?

— Non.

— Alors quoi ?

Le vieil homme s'approcha de la scène et posa une main sur le bord du plateau.

— Vous devez jouer ce que vous êtes venu chercher.

Adrien resta silencieux.

Le théâtre semblait écouter.

— Et si je ne sais pas ce que je cherche ?

Le vieil homme répondit :

— Alors le théâtre le sait pour vous.

Un long moment passa.

Puis Adrien monta sur scène.

La lumière l'aveugla un instant.

Il regarda la salle vide.

Puis il attendit.

Et quelque chose d'étrange se produisit.

Les fauteuils commencèrent à craquer doucement. Comme si quelqu'un s'y installait.

Un murmure léger traversa la salle.

Adrien plissa les yeux.

Les rangées semblaient se remplir d'ombres.

Des silhouettes indistinctes.

Assises.

Qui regardaient.

Son cœur se mit à battre plus vite.

Il se retourna vers le vieil homme.

Mais celui-ci avait disparu.

Adrien était seul.

Seul sur la scène.

Face à un public qu'il ne voyait presque pas.

Un silence immense s'installa.

Puis une voix dans la salle murmura :

— Commence.

Adrien ouvrit la bouche.

Aucun mot ne sortit.

Alors il fit la seule chose qui lui vint à l'esprit.

Il parla de lui.

De ses auditions ratées.

De ses doutes.

De sa peur de ne jamais être acteur.

Sa voix tremblait.

Mais il continua.

Minute après minute.

Et plus il parlait, plus les silhouettes devenaient nettes.

Des visages apparaissaient.

Des regards attentifs.

Un public entier.

Adrien ne savait plus combien de temps il avait parlé lorsqu'il sentit la lumière s'éteindre.

Noir complet.

Quand les lumières de la salle se rallumèrent, le théâtre était vide.

Plus de silhouettes.

Plus de murmures.

Seulement les fauteuils rouges.

Adrien descendit lentement de scène.

Dans le hall, le bureau était vide.

La porte du théâtre était ouverte.

Il sortit dans la rue.

Au matin, les passants circulaient comme d'habitude.

Adrien se retourna.

Le théâtre était là.

Mais la façade portait une affiche poussiéreuse.

Fermé depuis 1957.

Adrien resta longtemps immobile.

Puis il murmura :

— Pourtant... j'ai joué.

Et, pendant une seconde à peine, il lui sembla entendre, derrière les murs du théâtre, un léger applaudissement.

Le rôle qu'on ne rend jamais

Dans le milieu, personne ne savait vraiment d'où venait la pièce.

Elle n'était publiée nulle part. Aucun éditeur. Aucun auteur officiellement attaché au projet.

On disait simplement que le texte circulait.

De main en main.

Et que, lorsqu'un théâtre décidait de le monter, il fallait aller vite.

Très vite.

Parce que la pièce ne restait jamais longtemps.

Clara avait été engagée presque par hasard.

Une comédienne solide, mais sans rôle marquant depuis quelques années. Elle enchaînait les auditions, les petites productions, les remplacements de dernière minute.

Puis un appel.

— On monte une pièce. On a besoin de quelqu'un pour le rôle principal.

— C'est quoi ?

Un silence.

— Vous verrez.

Elle hésita.

— Et le texte ?

— On vous le donnera.

Elle accepta.

Le premier jour de répétition, on lui remit un manuscrit.

Aucune couverture. Aucune indication.

Juste un titre, écrit à la main :

Elle

Clara feuilleta.

Le texte était étrange. Pas difficile. Pas vraiment complexe non plus.

Mais précis.

D'une précision troublante.

Chaque geste était noté. Chaque silence. Chaque respiration presque.

Et surtout...

Le personnage n'avait pas de passé clair.

Des fragments. Des souvenirs contradictoires. Des émotions très nettes, mais sans origine.

Comme si quelqu'un avait écrit une personne... sans écrire sa vie.

— C'est qui, "Elle" ? demanda Clara.

Le metteur en scène haussa les épaules.

— C'est toi.

Clara eut un léger sourire.

— Très drôle.

— Non.

Il ne développa pas.

Les répétitions commencèrent.

Très vite, quelque chose s'installa.

Le texte rentrait facilement.

Trop facilement.

Clara n'avait presque pas besoin d'apprendre. Les répliques venaient d'elles-mêmes, comme si elle les connaissait déjà.

Par moments, elle se surprenait à anticiper des passages qu'elle n'avait pas encore lus.

Elle en parla.

— Ça vous arrive de connaître un texte avant de l'avoir appris ?

Le metteur en scène répondit sans la regarder :

— Oui.

Puis il ajouta, après un temps :

— Quand il est bien écrit.

Les autres comédiens étaient... corrects.

Mais en retrait.

Comme s'ils servaient surtout à la faire exister, elle.

À chaque répétition, Clara prenait plus de place.

Sa voix se posait différemment. Son corps changeait légèrement.

Rien de spectaculaire.

Mais assez pour que ça se remarque.

Un jour, en sortant du théâtre, une collègue l'interpella.

— Clara ?

Elle se retourna.

— Oui ?

La collègue hésita.

— C'est drôle... j'allais dire un autre nom.

— Lequel ?

Un silence.

— Je ne sais plus.

La première eut lieu sans annonce.

Comme si le spectacle apparaissait.

Le théâtre était plein.

Clara entra en scène.

Dès les premières secondes, elle sentit quelque chose.

Une écoute.

Dense.

Le public ne réagissait pas comme d'habitude. Pas de toux, pas de mouvements inutiles.

Un silence actif.

Présent.

Elle joua.

Ou plutôt...

Elle fut jouée.

Les émotions arrivaient avant même qu'elle les décide. Les gestes se faisaient seuls.

Elle pleura à un moment.

Pas comme en répétition.

Pas comme une actrice.

Comme quelqu'un qui se souvient.

À la fin, un noir.

Puis des applaudissements.

Longs.

Sincères.

Clara resta immobile.

Elle ne se souvenait plus exactement de la dernière scène.

Dans la loge, après le spectacle, quelque chose la frappa.

Son nom n'était pas sur la feuille d'appel.

Elle chercha.

Les autres noms y étaient.

Le sien non.

À la place, une simple mention :

Elle

— C'est une erreur ? demanda-t-elle.

Personne ne sembla surpris.

— Non, dit le régisseur. C'est le rôle.

— Oui, mais... mon nom ?

Il haussa les épaules.

— Il n'y a pas de nom.

Les jours suivants, des choses changèrent.

Subtilement.

Les gens hésitaient avant de l'appeler.

Certains utilisaient des phrases vagues.

— Tu peux venir ?

— Elle peut prendre la scène ?

Un soir, elle rentra chez elle.

Elle regarda ses papiers.

Tout était là.

Carte d'identité. Permis. Nom.

Clara Desrosiers.

Mais quelque chose clochait.

Comme si ce nom appartenait à quelqu'un qu'elle avait connu.

Pas à elle.

Le texte, lui, continuait de s'imposer.

Même en dehors du théâtre.

Des répliques lui venaient en marchant. Des émotions surgissaient sans raison.

Elle tenta de s'arrêter.

De refuser.

Lors d'une répétition, elle interrompit une scène.

— Je ne veux plus faire ça.

Silence.

Le metteur en scène la regarda.

— Faire quoi ?

— Je ne veux plus être ce personnage.

Un temps.

— Alors qui veux-tu être ?

Elle ouvrit la bouche.

Aucune réponse.

Le soir de la dernière représentation, la salle était encore pleine.

Clara entra en scène.

Elle savait.

Sans qu'on lui ait dit.

Que c'était la fin.

La pièce se déroula sans accroc.

Parfaite.

À la dernière réplique, elle sentit quelque chose céder.

Comme une tension qui disparaît.

Noir.

Applaudissements.

Quand la lumière revint, Clara était seule sur scène.

Le public avait disparu.

Les sièges étaient vides.

Silencieux.

Elle descendit lentement.

Dans les coulisses, personne.

Dans le hall, personne.

Sur le bureau, le manuscrit.

Elle le prit.

L'ouvrit.

Les pages étaient blanches.

Sauf la première.

Elle

Clara resta un moment immobile.

Puis elle murmura :

— Je m'appelle...

Elle s'arrêta.

Le mot ne venait pas.

Au matin, le théâtre était fermé.

Comme s'il ne s'était rien passé.

Et dans la ville, certains dirent avoir vu une femme marcher seule dans les rues.

Une femme qui semblait chercher quelque chose.

Ou quelqu'un.

Mais lorsqu'on lui demandait son nom, elle répondait toujours la même chose :

— Je ne sais pas.

Puis, après un temps :

— Mais je crois que j'ai déjà joué quelque part.

Le public qui savait tout

Le bar était presque vide.

Quelques tables occupées. Une lumière trop blanche. Un micro au centre, planté devant un petit espace de scène improvisé.

Marc regardait sa feuille.

Des notes. Des idées. Des débuts de blagues.

Rien de solide.

— T'essaies du nouveau ? demanda le barman.

— Ouais.

— Bonne chance.

Marc haussa les épaules.

Il n'avait plus vraiment le choix.

Depuis quelques semaines, ses numéros ne fonctionnaient plus. Les mêmes textes, les mêmes effets... et de moins en moins de réactions.

Comme si quelque chose s'était épuisé.

Il monta sur scène.

Quelques applaudissements polis.

Il observa la salle.

Une dizaine de personnes.

Des visages ordinaires.

Mais immobiles.

Trop immobiles.

Il prit le micro.

— Bon... j'essaie du nouveau ce soir.

Un silence.

Puis, au fond de la salle, quelqu'un rit.

Marc fronça les sourcils.

— J'ai même pas commencé.

Quelques autres rires.

Comme un écho.

Il consulta sa feuille.

— Ok... euh...

Il leva les yeux.

— Vous savez quand vous allez dans un...

Un éclat de rire traversa la salle.

Net.

Précis.

Comme si la chute venait d'être dite.

Marc s'arrêta.

— Attendez...

Silence.

Puis quelqu'un murmura, doucement :

— Continue.

Marc reprit.

— ...dans un café, et que...

Rires.

Encore.

Avant même qu'il termine sa phrase.

Cette fois, il se tut complètement.

Le silence retomba.

Mais un silence... tendu.

Comme une attente.

— C'est quoi le problème ? dit-il.

Personne ne répondit.

Une femme au premier rang le regardait fixement.

— Fais-le.

— Faire quoi ?

— Le numéro.

Marc sentit un malaise.

— Vous connaissez mes textes ?

Aucune réponse.

Il tenta autre chose.

Il replia sa feuille.

— Ok. On oublie ça.

Il inspira.

— Hier, j'étais chez moi et—

La salle éclata de rire.

Fort.

Instantané.

Marc n'avait rien dit de drôle.

Il n'avait presque rien dit du tout.

Il observa les visages.

Ils riaient.

Mais leurs yeux...

Leurs yeux ne changeaient pas.

Comme si le rire était séparé du reste.

— C'est pas normal.

Personne ne contredit.

Un homme au milieu de la salle hocha légèrement la tête.

— Non.

Marc descendit de scène.

— J'arrête.

Le silence se fit.

Puis une voix, derrière lui :

— Non.

Il se retourna.

La femme du premier rang s'était levée.

— Tu n'as pas fini.

— Si.

— Non.

Elle fit un pas vers la scène.

— Tu dois aller jusqu'au bout.

Marc sentit quelque chose se refermer.

— Jusqu'au bout de quoi ?

Elle répondit calmement :

— Du texte.

— Quel texte ? J'improvise.

Un léger sourire passa sur son visage.

— Non.

Marc remonta lentement sur scène.

Sans trop savoir pourquoi.

— Ok...

Il reprit le micro.

— Vous voulez un texte ?

Silence.

— Parfait.

Il inspira.

— Vous connaissez cette sensation, quand vous entrez dans une pièce et que—

Rires.

Encore.

Toujours au même moment.

Avant.

Toujours avant.

Marc ferma les yeux.

Il tenta de parler plus vite.

Plus lentement.

De changer les mots.

De casser le rythme.

Mais peu importe.

Le rire arrivait.

Exactement au même endroit.

Comme si la réaction ne dépendait pas de lui.

Comme si elle précédait.

— C'est déjà écrit, murmura-t-il.

La salle se calma.

Un homme répondit :

— Oui.

Marc rouvrit les yeux.

— Par qui ?

Un silence.

Puis, presque en chœur :

— Par toi.

Marc recula.

— Non.

— Si.

— Je découvre en même temps que vous.

— Non.

La femme reprit :

— Tu as déjà fait ce numéro.

— Jamais.

— Si.

— Quand ?

Un temps.

— Maintenant.

Marc sentit son cœur accélérer.

— Ça n'a aucun sens.

— Si.

Elle désigna la salle.

— On l'a déjà vu.

Marc regarda autour.

Les visages étaient calmes.

Certains souriaient.

D'autres attendaient.

— Alors pourquoi je ne m'en souviens pas ?

Personne ne répondit.

Puis, lentement, la femme dit :

— Parce que tu es en train de le refaire.

Marc resta immobile.

Le micro tremblait légèrement dans sa main.

— Et si je m'arrête ?

Un silence.

Puis :

— Tu ne peux pas.

— Pourquoi ?

La réponse tomba, simple :

— Parce que ce n'est pas prévu.

Marc inspira profondément.

— Ok.

Il posa la feuille au sol.

— Alors je vais faire quelque chose qui n'est pas écrit.

La salle devint parfaitement silencieuse.

— Je ne vais rien dire.

Il se tut.

Une seconde.

Deux secondes.

Trois.

Aucun rire.

Aucune réaction.

Un vide.

Puis, lentement...

Un rire éclata.

Seul.

Puis un autre.

Puis toute la salle.

Marc ne disait rien.

Mais le public riait.

De plus en plus fort.

Comme si une blague invisible se déroulait.

Marc recula.

— Arrêtez.

Le rire continua.

Mécanique.

Régulier.

Inévitable.

Il lâcha le micro.

Le son fit un choc sourd.

Le rire s'arrêta net.

Silence.

Marc regarda la salle.

— C'est fini.

Un temps.

Puis la femme dit :

— Oui.

Il attendit.

Rien.

Il descendit de scène.

Personne ne bougea.

Il traversa le bar.

Personne ne le regarda partir.

Dehors, l'air était froid.

Normal.

Il marcha quelques minutes.

Puis il s'arrêta.

Quelque chose clochait.

Il fouilla dans ses poches.

Sa feuille.

Il la déplia.

Elle n'était plus vide.

Un texte y était écrit.

Complet.

Mot pour mot.

Son numéro.

Exactement comme il venait de le jouer.

Même les silences.

Même le moment où il ne parlait pas.

Même la chute.

Il lut la dernière ligne :

Rires.

Marc resta immobile.

Puis il releva lentement la tête.

Au loin, dans la rue vide...

Il lui sembla entendre.

Un rire.

Qui arrivait.

Avant lui.

Les coulisses interdites

Paul travaillait au théâtre depuis vingt ans.

Pas comme acteur.

Pas comme metteur en scène.

Technicien.

Lumières, décors, un peu de tout.

Il connaissait les lieux mieux que personne. Les escaliers qui grincent, les portes qui coinent, les passages étroits entre les murs.

Chaque théâtre a ses secrets.

Des coins oubliés. Des morceaux d'histoire laissés derrière.

Mais celui-ci...

Celui-ci était simple.

Du moins, c'est ce qu'il croyait.

Le théâtre n'était pas très grand. Une salle d'une centaine de places. Une scène correcte. Des coulisses fonctionnelles.

Rien d'exceptionnel.

Paul aimait ça.

Les lieux clairs. Les plans précis.

Pas de surprises.

Un soir, après une répétition, il resta plus tard que les autres.

Un projecteur à ajuster.

Un problème de câblage.

Rien de compliqué.

La salle était vide. Les sièges plongés dans l'ombre. La scène éclairée à moitié.

Paul travaillait en silence.

Puis il entendit un bruit.

Un léger claquement.

Quelque part derrière les coulisses.

Il leva la tête.

— Y'a quelqu'un ?

Pas de réponse.

Il posa ses outils.

Le bruit venait du fond.

D'un couloir qu'il connaissait.

Un couloir court, qui menait à une porte technique.

Il s'en approcha.

Le couloir était plus long qu'il ne le devrait.

Paul s'arrêta.

Il connaissait cet endroit.

Il y passait presque tous les jours.

Il devait y avoir... cinq mètres, tout au plus.

Là, il en voyait le double.

— C'est pas normal...

Il avança.

Ses pas résonnaient différemment.

Plus sourds.

Comme si les murs absorbaient le son.

La porte au fond était entrouverte.

Il ne se souvenait pas qu'il y avait une porte ici.

Pas une comme ça.

Une porte en bois.

Ancienne.

Avec une poignée usée.

Paul hésita.

Puis il ouvrit.

De l'autre côté...

Une scène.

Une vraie scène.

Éclairée.

Avec des acteurs.

Paul resta figé.

Il reconnut l'endroit.

Pas le théâtre.

Autre chose.

Une salle plus grande. Plus moderne.

Et sur scène...

Un homme.

Jeune.

Qui répétait un texte.

Paul s'approcha.

Il observa.

L'homme parlait vite. Mal. Il cherchait ses mots.

— Non, non... c'est pas ça...

Une voix, hors champ :

— Reprends depuis le début.

Paul sentit quelque chose se serrer.

Il connaissait cette voix.

Il connaissait cette scène.

Il s'approcha encore.

Et il vit.

L'homme sur scène.

C'était lui.

Plus jeune.

Beaucoup plus jeune.

Paul recula brusquement.

— Non...

La scène continua.

Comme si rien ne s'était passé.

Le jeune Paul reprenait son texte.

Encore.

Encore.

Toujours la même erreur.

Toujours la même correction.

Paul referma la porte.

Respira.

— C'est impossible.

Le couloir était toujours là.

Long.

Silencieux.

Il resta immobile un moment.

Puis il avança.

Plus loin.

Une autre porte.

Il ne se souvenait pas non plus de celle-là.

Il l'ouvrit.

Une autre scène.

Un autre moment.

Paul, quelques années plus tard.

Sur un plateau.

Avec une femme.

Ils se disputaient.

Pas un texte.

Une vraie dispute.

— Tu comprends pas !

— Je comprends très bien !

Paul observa.

Il se souvenait.

Cette soirée.

Cette décision.

Ce qu'il avait dit.

Ou plutôt...

Ce qu'il n'avait pas dit.

Il s'approcha.

— Dis-le...

La scène continua.

Implacable.

— Dis-le.

Mais le jeune Paul ne disait rien.

Comme avant.

Comme toujours.

La femme partait.

La porte claquait.

Silence.

Paul ferma les yeux.

Puis referma la porte.

Il recula.

Le couloir semblait encore plus long.

Encore plus étroit.

Une troisième porte.

Il n'hésita presque plus.

Il ouvrit.

Une scène vide.

Juste une chaise.

Un projecteur.

Paul entra.

Lentement.

Il observa.

Rien.

Puis une voix.

Derrière lui.

— Tu es en avance.

Paul se retourna.

Personne.

— Qui est là ?

Silence.

Puis :

— Pas encore.

Paul sentit un froid lui traverser le dos.

— Pas encore quoi ?

Aucune réponse.

Il sortit.

Referma la porte.

Le couloir vibrait légèrement.

Comme si quelque chose approchait.

Au bout.

Une dernière porte.

Plus sombre.

Plus lourde.

Paul s'arrêta.

— Non.

Il savait.

Sans savoir comment.

Il savait.

Il ne devait pas ouvrir.

Il posa la main sur la poignée.

— Non.

Mais il l'ouvrit.

La scène était éclairée.

Calme.

Silencieuse.

Un corps au sol.

Paul s'approcha.

Lentement.

Très lentement.

Le corps était immobile.

Allongé sur le plateau.

Un projecteur braqué dessus.

Paul fit un pas.

Puis un autre.

Et il vit le visage.

Le sien.

Plus vieux.

Les yeux fermés.

Il recula.

— Non...

La lumière trembla.

Un bruit sourd dans le théâtre.

Comme un rideau qu'on tire.

Paul recula encore.

Mais le sol semblait s'éloigner.

Le couloir.

Les portes.

Tout disparaissait.

La scène.

Seulement la scène.

Et lui.

Debout.

Face à son propre corps.

Puis une voix.

Douce.

Calme.

— À ton tour.

Paul voulut répondre.

Mais aucun mot ne sortit.

La lumière changea.

Plus forte.

Plus directe.

Comme une poursuite.

Il sentit quelque chose.

Une attente.

Comme un public invisible.

Derrière.

Autour.

Qui regardait.

Paul resta immobile.

Puis, très lentement...

Il s'avança sur la scène.

Au matin, le théâtre ouvrit normalement.

Les techniciens arrivèrent.

Les lumières étaient déjà allumées.

Et, sur le plateau, quelqu'un avait laissé une chaise.

Personne ne sut dire pourquoi.

Mais toute la journée, plusieurs employés eurent la même impression.

Celle d'être observés.

Depuis les coulisses.

Comme si quelqu'un répétait encore.

Quelque part.

Un moment qui n'avait pas fini de se jouer.

La pièce qui corrige

Le théâtre avait changé de direction.

Nouvelle administration. Nouveau mandat.

On parlait d'innovation. D'expérience immersive. De recherche.

Mais personne ne comprenait vraiment ce que ça voulait dire.

Luc avait été engagé comme comédien remplaçant.

Un rôle mineur. Quelques répliques.

Un contrat court.

— Tu verras, lui avait dit la directrice. Ici, on travaille autrement.

— Autrement comment ?

Elle avait souri.

— On ajuste.

Le premier jour, on lui remit le texte.

Une pièce contemporaine.

Dialogues simples. Situations quotidiennes.

Rien de très marquant.

Mais il y avait une particularité.

Chaque réplique était accompagnée d'une annotation.

Pas des indications de jeu.

Des corrections.

Exemple :

“Je suis content de te voir.”

→ *(Ton trop neutre. Manque de sincérité.)*

Ou :

“Ça va aller.”

→ *(Faux. Le personnage n’y croit pas.)*

Luc fronça les sourcils.

— C’est des notes du metteur en scène ?

— Non, répondit l’assistante. C’est le texte.

— Le texte corrige le texte ?

— Oui.

Luc eut un petit rire.

— Parfait.

Les répétitions commencèrent.

Dès la première lecture, quelque chose clochait.

À chaque réplique, quelqu’un intervenait.

Pas le metteur en scène.

Pas un comédien.

Une voix.

Diffuse.

Impossible à situer.

— Trop rapide.

Luc s’arrêta.

— C’est qui ?

Personne ne répondit.

— Reprends.

Luc regarda autour.

— Vous avez entendu ?

Silence.

Puis la voix :

— Reprends.

Le metteur en scène leva à peine les yeux.

— Continue.

Luc reprit.

— “Je suis content de te voir.”

— Non.

— Pardon ?

— Non. Tu ne l'es pas.

Luc se raidit.

— C'est écrit comme ça.

— C'est faux.

Un silence.

— Reprends.

Luc inspira.

— “Je suis content de te voir.”

— Faux.

— Mais—

— Faux.

Luc se tut.

Le metteur en scène observa.

— Laisse faire.

— Laisser faire quoi ?

— Le processus.

Luc serra les dents.

— C'est une blague ?

Personne ne répondit.

La répétition continua.

Chaque phrase était interrompue.

Corrigée.

Refaite.

Encore.

Encore.

Jusqu'à ce que la voix dise :

— Correct.

Mais même là, quelque chose restait.

Une impression que ce n'était pas vraiment juste.

Le lendemain, Luc revint.

Fatigué.

— On continue ?

— Oui.

Même scène.

Même texte.

Il reprit.

— “Je suis content de te voir.”

Un silence.

Puis :

— Mieux.

Luc haussa un sourcil.

— Mieux ?

— Mieux.

Il continua.

— “Ça va aller.”

— Non.

— Quoi encore ?

— Tu mens.

Luc soupira.

— C’est le personnage.

— Non.

Un temps.

— C’est toi.

Luc se figea.

— Pardon ?

— Reprends.

— Non.

Silence.

— Reprends.

— Non.

Un léger grésillement dans la salle.

Les lumières vacillèrent.

Puis la voix, plus nette :

— Reprends.

Luc sentit une tension.

Comme si l'air se resserrait.

Il reprit.

— “Ça va aller.”

— Faux.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— La vérité.

Luc resta immobile.

— C'est une pièce.

— Non.

Silence.

Puis :

— C'est une correction.

Les jours passèrent.

Le texte changeait.

Lentement.

Certaines répliques disparaissaient.

D'autres apparaissaient.

Toujours plus proches.

Toujours plus précises.

Un jour, Luc lut une phrase qui n'y était pas avant :

“Je ne sais plus quoi dire.”

Il leva les yeux.

— Qui a ajouté ça ?

Personne ne répondit.

— C'est toi, dit la voix.

Luc secoua la tête.

— Non.

— Si.

— Je ne l'ai pas écrite.

— Tu l'as pensée.

Silence.

— On ajuste.

La première eut lieu.

Salle pleine.

Silencieuse.

Luc entra en scène.

Il connaissait le texte.

Parfaitement.

Ou plutôt...

Le texte le connaissait.

Il parla.

Les mots venaient.

Sans effort.

Mais chaque fois qu'il s'écartait légèrement...

— Non.

La voix.

Toujours là.

Même devant le public.

— Corrige.

Luc tenta de continuer.

— Corrige.

Le public ne réagissait pas.

Pas un mouvement.

Pas un bruit.

Comme s'ils attendaient eux aussi.

Luc sentit la panique monter.

— “Je suis content de te voir.”

— Faux.

— “Je suis...”

— Faux.

— Je—

— Faux.

Luc s'arrêta.

Respira.

Puis, presque malgré lui :

— Je ne suis pas content de te voir.

Silence.

Puis :

— Correct.

Luc trembla.

Il continua.

Chaque phrase devenait plus difficile.

Plus nue.

— “Ça va aller.”

— Faux.

— Ça n'ira pas.

— Correct.

Le texte avançait.

Mais il n'était plus le même.

Ce n'était plus une pièce.

C'était autre chose.

Quelque chose qui enlevait.

Qui retirait.

Tout ce qui sonnait faux.

Jusqu'à ce qu'il ne reste presque rien.

Vers la fin, Luc ne disait presque plus de répliques.

Juste des fragments.

— J'ai peur.

— Correct.

— Je ne sais pas.

— Correct.

— Je ne veux pas être ici.

Un silence.

Long.

Puis :

— Correct.

Luc resta immobile.

La scène était vide autour de lui.

Les autres comédiens avaient disparu.

Le décor aussi.

Seulement lui.

Sous la lumière.

— Et maintenant ? murmura-t-il.

Un temps.

Puis la voix :

— Rien.

Silence.

— C'est terminé.

La lumière s'éteignit.

Noir.

Quand elle revint, la salle était vide.

Luc était seul.

Debout.

Sur un plateau nu.

Il descendit lentement.

Dans le hall, aucun affichage.

Aucune trace du spectacle.

Il sortit.

Dehors, la ville était normale.

Mais quelque chose avait changé.

Dans les jours qui suivirent, Luc tenta de reprendre une vie normale.

Auditions.

Rencontres.

Lectures.

Mais à chaque fois qu'il parlait...

Il hésitait.

Chaque phrase lui semblait approximative.

Imprécise.

Fausse.

Un jour, quelqu'un lui demanda :

— Ça va ?

Luc ouvrit la bouche.

Longtemps.

Puis il répondit :

— Je ne sais pas dire quelque chose de vrai.

Un silence.

Puis, très faiblement...

Comme un souvenir...

Une voix.

— Correct.

La salle éteinte

Au début, personne ne s'en est rendu compte.

Les salles étaient encore ouvertes.

Les affiches toujours là.

Les programmations complètes.

Rien ne semblait avoir changé.

Et pourtant...

Les spectateurs sortaient des représentations avec une impression étrange.

Pas mauvaise.

Pas décevante.

Mais...

inutile.

— C'était bon, disaient-ils.

Puis, après un temps :

— Mais...

Ils ne terminaient pas.

Au théâtre municipal, une pièce contemporaine fit salle comble.

Les critiques furent excellentes.

Jeu précis. Mise en scène efficace.

Tout était là.

Mais le lendemain, les spectateurs avaient du mal à en parler.

— C'était sur quoi, déjà ?

— Je ne sais plus.

— Il y avait un couple, je pense.

— Oui... peut-être.

Ce n'était pas de l'oubli.

Pas vraiment.

Plutôt une absence.

Comme si rien n'avait accroché.

Rien n'avait résisté.

Au fil des semaines, le phénomène s'accentua.

Dans la ville d'abord.

Puis dans les villes voisines.

Puis ailleurs.

Les gens continuaient d'aller au théâtre.

Par habitude.

Par fidélité.

Mais quelque chose ne prenait plus.

Les émotions glissaient.

Les mots passaient à travers.

Un metteur en scène tenta de réagir.

— Il faut aller plus loin, dit-il. Plus vrai. Plus direct.

Il monta un spectacle brut.

Sans décor. Sans lumière sophistiquée.

Les acteurs parlaient d'eux.

De leurs peurs. De leurs échecs.

Le public écouta.

Silencieux.

Attentif.

Puis sortit.

— C'était bien.

Et, encore :

— Mais...

Un comédien proposa autre chose.

— On joue dans la rue.

Sans scène.

Sans distance.

Ils jouèrent au milieu des passants.

Très près.

Trop près.

Les regards se croisaient.

Les voix tremblaient.

C'était vivant.

Indéniablement.

Et pourtant...

— Oui, mais...

Le mot revenait.

Toujours.

Partout.

Dans une petite salle, un vieux directeur observa les chiffres.

Les billets se vendaient encore.

Mais les gens ne revenaient pas.

Jamais.

Une fois.

Puis plus rien.

Il convoqua son équipe.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Personne ne répondit.

Une jeune comédienne finit par dire :

— Peut-être que...

Elle hésita.

— Peut-être que les gens n'ont plus besoin de nous.

Un silence.

— Le théâtre a toujours été nécessaire, dit le directeur.

— Oui.

— Alors quoi ?

Elle chercha.

— Peut-être que... ce qu'on fait... ils le vivent ailleurs.

— Où ?

Elle haussa les épaules.

— Partout.

Le directeur fronça les sourcils.

— Ce n'est pas possible.

Mais quelque chose s'installait.

Lentement.

Inévitablement.

Les gens continuaient de raconter.

De se raconter.

Mais autrement.

Dans les rues.

Dans les cuisines.

Sur les écrans.

Dans des milliers de lieux à la fois.

Des moments vrais.

Bruts.

Sans cadre.

Sans mise en scène.

Et ces moments-là...

Restaient.

Un soir, le directeur entra seul dans sa salle.

Vide.

Silencieuse.

Il monta sur scène.

Regarda les sièges.

— On a tout essayé, murmura-t-il.

Sa voix résonna.

Faiblement.

Comme si la salle n'écoutait plus.

Il resta là un moment.

Puis il dit :

— On peut fermer.

Le lendemain, le théâtre annonça une pause.

Temporaire.

Puis un autre théâtre fit de même.

Puis un autre.

Dans la ville.

Puis dans les villes voisines.

Puis ailleurs.

Sans crise.

Sans scandale.

Simplement...

moins de raisons d'ouvrir.

Les bâtiments restaient.

Partout.

Les sièges aussi.

Mais sans lumière.

Sans voix.

Sans attente.

Les années passèrent.

Certains théâtres furent transformés.

En cafés.

En bibliothèques.

En logements.

D'autres restèrent vides.

Intacts.

Dans plusieurs villes.

Dans plusieurs pays.

Comme des coquilles.

Un soir, longtemps plus tard, une femme passa devant l'un d'eux.

Une façade ancienne.

Des lettres effacées.

Elle s'arrêta.

Regarda à travers la vitre.

La salle était encore là.

Figée.

Comme tant d'autres.

Elle resta un moment.

Puis elle murmura :

— J'ai déjà été là.

Elle n'était pas certaine.

Mais elle ressentait quelque chose.

Pas un souvenir précis.

Plutôt...

une forme d'écho.

Comme une sensation ancienne.

Elle posa la main sur la porte.

Elle était déverrouillée.

Comme souvent, maintenant.

Elle entra.

L'air était calme.

Sans poussière.

Comme si le lieu attendait.

Elle avança dans la salle.

S'assit.

Regarda la scène.

Rien.

Juste le plateau.

Vide.

Elle resta longtemps.

Puis, sans réfléchir, elle parla.

Pas fort.

Pas pour jouer.

Juste...

parce que quelque chose lui venait.

Un souvenir.

Une peur.

Une joie.

Des choses simples.

Sa voix tremblait un peu.

Puis se posa.

Elle continua.

Quelques minutes.

Peut-être plus.

Puis elle s'arrêta.

Un silence.

Très doux.

Et, pendant une seconde à peine...

Il lui sembla entendre.

Un léger bruit.

Comme un siège qui craque.

Derrière elle.

Elle se retourna.

La salle était vide.

Complètement.

Comme toutes les autres.

Elle resta immobile.

Puis elle sourit.

Très légèrement.

— Peut-être...

Elle se leva.

Sortit.

La porte se referma doucement.

Et, dans les salles éteintes...

partout...

le silence reprit sa place.

Mais pas tout à fait le même.

Comme si quelque chose...

avait recommencé.

Mais différemment...

“La prochaine représentation commence quand
vous serez prêt.”

LE THÉÂTRE DU MAUVAIS GARÇON